

« Présentation »

Jean-Pierre Vidal

*Études littéraires*, vol. 22, n° 1, 1989, p. 7-8.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500883ar>

DOI: 10.7202/500883ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## PRÉSENTATION

« Mallarmé intertexte » ou « les répercussions d'une écriture », tel aurait sans doute pu se sous-titrer le présent numéro d'*Études littéraires*, n'eût été de l'impertinence d'une telle formule, exacte jusqu'à la tautologie.

Nul, en effet, plus que le poète d'*Hérodiade* n'aura su, multipliant les échos mais aussi les litotes, dire la moire et les franges de l'écriture, le métissage du texte, le charme sous lequel tombe d'emblée le sens. Nul mieux que Mallarmé n'aura fait s'imprimer, d'un trait, l'abîme infinitésimal qu'ouvre toute lettre hasardée sur le monde.

Il est dès lors toujours à relire. Le post-modernisme, comme naguère le structuralisme, y viendra sans doute buter. La fin de la métaphysique puis sa renaissance actuelle se sont déjà, le temps d'un point à faire, ancrées à cette œuvre où le langage incessamment se ruine et se fonde. Quatre ou cinq lustres d'écriture « matérialiste » y ont aussi, paradoxalement, pris borne.

Divers Mallarmé, et à tel point que, pour riches qu'aient été depuis bientôt un siècle les lectures à son vers attachées, on n'éprouve guère le besoin de justifier le désir ici manifesté d'y aller voir encore. Tout au plus pourrait-on invoquer, en ces temps d'industrialisation massive de la littérature, l'urgence décidément de ce maître artisan.

Ce rôle de révélateur, de témoin, qu'assume presque naturellement l'œuvre mallarméenne, il était nécessaire de l'inscrire, en ouverture, dans le champ du discours philosophique auquel la lie le projet d'une manière de véridiction poétique. Cherchant du côté du réalisme platonicien ce qui y tient encore à Héraclite ou Démocrite, Pierre Ouellet propose une reconsidération de l'eidétique mallarméenne en des termes qui s'articulent moins à Hegel qu'ils ne balisent dans la pensée de l'auteur d'*Igitur* un intertexte antique.

L'interrogation incessante sur le langage nourrit cette pensée et Jacques Michon, auquel notamment on doit une meilleure connaissance de la réflexion linguistique de Mallarmé, analyse ici un inédit dont il montre la place cruciale qu'il occupe, entre *les Mots Anglais* et *Divagations*, dans l'élaboration de cette réflexion.

Même si elle ne fut jamais systématisée, il y a chez Mallarmé une sémiotique toujours sur le point d'advenir pleinement. Le texte de Jacques-B. Bouchard s'attache à relever, à propos des pièces de circonstance, l'importance du support et de la typographie, prémisses d'une textualité qui finira par assumer l'iconique dont elle se sait aussi faite.

Avec Monic Robillard c'est le centre secret de l'œuvre qui se trouve exploré. La hantise du féminin qui se choisit en Hérodiade une figure à la fois médusante et génératrice ordonne le destin du sujet de l'écriture. Le concept d'Œuvre en acquiert un sens nouveau.

Ouvert sur l'autre discours, l'autre langue, sur l'espace qui borne son inscription, ouvert aussi sur lui-même en une variation infinie, le texte mallarméen pénètre d'autres textes, d'autres pratiques. Ghislain Bourque en reconnaît la résurgence maîtrisée dans la fiction rousseliennne tandis qu'André Gervais énonce quelques-uns des points d'ancrage qui y rivent les pratiques diverses du perpétuel Marcel Duchamp.

Jean-Pierre Vidal travaille le pli déictique par quoi le texte, ici poème en prose où s'enchâsse un sonnet, dit son appartenance déliée à l'Autre : événement, contexte, trace génératrice.

Des sites divers que hante encore la pratique mallarméenne, le lieu dit « Nouvelle Écriture », cette génération d'écrivains et singulièrement de poètes surgie au Québec dans les années soixante-dix, est sans doute un des plus aisément repérables. Ce numéro Mallarmé se ferme donc avec la contribution, présentée dans la section « Documents », d'un des meilleurs représentants de cette allégeance littéraire : Normand de Bellefeuille. Il s'interroge ici sur ce que représente, pour une pratique scripturale contemporaine — la sienne, évidemment —, l'œuvre de Mallarmé.

Dans son apparent disparate, avec la variété d'approches et de propos qui le forment, ce recueil de textes s'efforce de mesurer, partout où sa postérité lui a tracé des marges, l'éclatante ombre portée d'un Mallarmé que l'on dirait ainsi dans tous ses états.

Jean-Pierre Vidal